

André Gide

La Symphonie pastorale

Texte intégral

+ dossier par Lucien Giraudo

20^e
siècle

+ Lecture d'image par Ferrante Ferranti



folioplus
classiques

Extrait de la publication

André Gide

La Symphonie pastorale

Dossier et notes réalisés par
Lucien Giraud

Lecture d'image par
Ferrante Ferranti

folioplus
classiques

Agrégé et docteur ès lettres, **Lucien Giraud** est spécialiste de la littérature du xx^e siècle. Il a publié un livre d'entretiens avec Michel Butor (*Pour tourner la page*, chez Actes Sud), des études sur Apollinaire, Sartre, Senghor (chez Nathan). Il est l'auteur de l'accompagnement pédagogique de *Poil de Carotte* de Jules Renard et de *Vol de nuit* d'Antoine de Saint-Exupéry en « Folioplus classiques » n^{os} 66 et 114.

Ferrante Ferranti est né en 1960 d'une mère sarde et d'un père sicilien. Architecte de formation, il développe le goût des voyages, devient photographe et fait découvrir, par ses recueils de photographies, des villes comme Prague, Saint-Pétersbourg, Palerme, Rome. En 2003, il publie *Lire la photographie* chez Bréal. Il est l'auteur de plusieurs lectures de photographies en « Folioplus classiques » (*Zazie dans le métro*, n^o 32, *Rhinocéros*, n^o 73, *La fée carabine*, n^o 102).

© Éditions Gallimard, 1925
pour La Symphonie pastorale,
2008 pour la lecture d'image et le dossier.

Sommaire

<i>La Symphonie pastorale</i>	5
Dossier	
De la photographie au texte	
Analyse de <i>Ophélie</i> de Julia Margaret Cameron (1867)	101
Le texte en perspective	
Mouvement littéraire : <i>Une œuvre aux influences multiples</i>	117
Genre et registre : <i>Une œuvre protéiforme</i>	131
L'écrivain à sa table de travail : <i>Une lente maturation</i>	142
Groupement de textes : <i>Le journal intime et le genre romanesque</i>	153
Chronologie : <i>André Gide et son temps</i>	166
Éléments pour une fiche de lecture	176

La Symphonie pastorale

à Jean Schlumberger

Premier cahier

10 février 189.

La neige, qui n'a pas cessé de tomber depuis trois jours, bloque les routes. Je n'ai pu me rendre à R... où j'ai coutume depuis quinze ans de célébrer le culte deux fois par mois. Ce matin trente fidèles seulement se sont rassemblés dans la chapelle de La Brévine.

Je profiterai des loisirs que me vaut cette claustration forcée, pour revenir en arrière et raconter comment je fus amené à m'occuper de Gertrude.

J'ai projeté d'écrire ici tout ce qui concerne la formation et le développement de cette âme pieuse, qu'il me semble que je n'ai fait sortir de la nuit que pour l'adoration et l'amour. Béni soit le Seigneur pour m'avoir confié cette tâche.

Il y a deux ans et six mois, comme je remontais de La Chaux-de-Fonds, une fillette que je ne connaissais point vint me chercher en toute hâte pour m'emmenner à sept kilomètres de là auprès d'une pauvre vieille qui se mourait. Le cheval n'était pas dételé ; je fis monter l'enfant dans la voiture, après m'être muni d'une

lanterne, car je pensai ne pas pouvoir être de retour avant la nuit.

Je croyais connaître admirablement tous les entours de la commune; mais passé la ferme de la Saudraie, l'enfant me fit prendre une route où jusqu'alors je ne m'étais jamais aventuré. Je reconnus pourtant, à deux kilomètres de là, sur la gauche, un petit lac mystérieux où jeune homme j'avais été quelquefois patiner. Depuis quinze ans je ne l'avais plus revu, car aucun devoir pastoral ne m'appelle de ce côté; je n'aurais plus su dire où il était et j'avais à ce point cessé d'y penser qu'il me sembla, lorsque tout à coup, dans l'enchantement rose et doré du soir, je le reconnus, ne l'avoir d'abord vu qu'en rêve.

La route suivait le cours d'eau qui s'en échappait, coupant l'extrémité de la forêt, puis longeant une tourbière. Certainement je n'étais jamais venu là.

Le soleil se couchait et nous marchions depuis longtemps dans l'ombre, lorsque enfin ma jeune guide m'indiqua du doigt, à flanc de coteau, une chaumière qu'on eût pu croire inhabitée, sans un mince filet de fumée qui s'en échappait, bleuissant dans l'ombre, puis blondissant dans l'or du ciel. J'attachai le cheval à un pommier voisin, puis rejoignis l'enfant dans la pièce obscure où la vieille venait de mourir.

La gravité du paysage, le silence et la solennité de l'heure m'avaient transi. Une femme encore jeune était à genoux près du lit. L'enfant, que j'avais prise pour la petite-fille de la défunte, mais qui n'était que sa servante, alluma une chandelle fumeuse, puis se tint immobile au pied du lit.

Durant la longue route, j'avais essayé d'engager la

conversation, mais n'avais pu tirer d'elle quatre paroles.

La femme agenouillée se releva. Ce n'était pas une parente ainsi que je supposais d'abord, mais simplement une voisine, une amie, que la servante avait été chercher lorsqu'elle vit s'affaiblir sa maîtresse, et qui s'offrit pour veiller le corps. La vieille, me dit-elle, s'était éteinte sans souffrance. Nous convînmes ensemble des dispositions à prendre pour l'inhumation et la cérémonie funèbre. Comme souvent déjà, dans ce pays perdu, il me fallait tout décider. J'étais quelque peu gêné, je l'avoue, de laisser cette maison, si pauvre que fût son apparence, à la seule garde de cette voisine et de cette servante enfant. Toutefois, il ne paraissait guère probable qu'il y eût dans un recoin de cette misérable demeure quelque trésor caché... Et qu'y pouvais-je faire? Je demandai néanmoins si la vieille ne laissait aucun héritier.

La voisine prit alors la chandelle, qu'elle dirigea vers un coin de foyer, et je pus distinguer, accroupi dans l'âtre, un être incertain, qui paraissait endormi; l'épaisse masse de ses cheveux cachait presque complètement son visage.

— Cette fille aveugle; une nièce, à ce que dit la servante; c'est à quoi la famille se réduit, paraît-il. Il faudra la mettre à l'hospice; sinon, je ne sais pas ce qu'elle pourra devenir.

Je m'offusquai d'entendre ainsi décider de son sort devant elle, soucieux du chagrin que ces brutales paroles pourraient lui causer.

— Ne la réveillez pas, dis-je doucement, pour inviter la voisine, tout au moins, à baisser la voix.

— Oh ! je ne pense pas qu'elle dorme ; mais c'est une idiote ; elle ne parle pas et ne comprend rien à ce qu'on dit. Depuis ce matin que je suis dans la pièce, elle n'a pour ainsi dire pas bougé. J'ai d'abord cru qu'elle était sourde ; la servante prétend que non, mais que simplement la vieille, sourde elle-même, ne lui adressait jamais la parole, non plus qu'à quiconque, n'ouvrant plus la bouche depuis longtemps, que pour boire ou manger.

— Quel âge a-t-elle ?

— Une quinzaine d'années, je suppose ! au reste je n'en sais pas plus long que vous...

Il ne me vint pas aussitôt à l'esprit de prendre soin moi-même de cette pauvre abandonnée ; mais après que j'eus prié — ou plus exactement pendant la prière que je fis, entre la voisine et la petite servante, toutes deux agenouillées au chevet du lit, agenouillé moi-même, — il m'apparut soudain que Dieu plaçait sur ma route une sorte d'obligation et que je ne pouvais pas sans quelque lâcheté m'y soustraire. Quand je me relevai, ma décision était prise d'emmener l'enfant le même soir, encore que je ne me fusse pas nettement demandé ce que je ferais d'elle par la suite, ni à qui je la confierais. Je demurai quelques instants encore à contempler le visage endormi de la vieille, dont la bouche plissée et rentrée semblait tirée comme par les cordons d'une bourse d'avare, instruite à ne rien laisser échapper. Puis me retournant du côté de l'aveugle, je fis part à la voisine de mon intention.

— Mieux vaut qu'elle ne soit point là demain,

quand on viendra lever le corps, dit-elle. Et ce fut tout.

Bien des choses se feraient facilement, sans les chimeriques objections que parfois les hommes se plaisent à inventer. Dès l'enfance, combien de fois sommes-nous empêchés de faire ceci ou cela que nous voudrions faire, simplement parce que nous entendons répéter autour de nous : il ne pourra pas le faire...

L'aveugle s'est laissé emmener comme une masse involontaire. Les traits de son visage étaient réguliers, assez beaux, mais parfaitement inexpressifs. J'avais pris une couverture sur la paillasse où elle devait reposer d'ordinaire dans un coin de la pièce, au-dessous d'un escalier intérieur qui menait au grenier.

La voisine s'était montrée complaisante et m'avait aidé à l'envelopper soigneusement, car la nuit très claire était fraîche ; et après avoir allumé la lanterne du cabriolet, j'étais reparti, emmenant blotti contre moi ce paquet de chair sans âme et dont je ne percevais la vie que par la communication d'une ténébreuse chaleur. Tout le long de la route, je pensais : dort-elle ? et de quel sommeil noir... Et en quoi la veille diffère-t-elle ici du sommeil ? Hôtesse de ce corps opaque, une âme attend sans doute, emmurée, que vienne la toucher enfin quelque rayon de votre grâce, Seigneur ! Permettez-vous que mon amour, peut-être, écarte d'elle l'affreuse nuit ?...

J'ai trop souci de la vérité pour taire le fâcheux accueil que je dus essayer à mon retour au foyer. Ma femme est un jardin de vertus ; et même dans les

moments difficiles qu'il nous est arrivé parfois de traverser, je n'ai pu douter un instant de la qualité de son cœur ; mais sa charité naturelle n'aime pas à être surprise. C'est une personne d'ordre qui tient à ne pas aller au-delà, non plus qu'à rester en deçà du devoir. Sa charité même est réglée comme si l'amour était un trésor épuisable. C'est là notre seul point de conteste...

Sa première pensée, lorsqu'elle m'a vu revenir ce soir-là avec la petite, lui échappa dans ce cri :

— De quoi encore est-ce que tu as été te charger ?

Comme chaque fois qu'il doit y avoir une explication entre nous, j'ai commencé par faire sortir les enfants qui se tenaient là, bouche bée, pleins d'interrogation et de surprise. Ah ! combien cet accueil était loin de celui que j'eusse pu souhaiter. Seule ma chère petite Charlotte a commencé de danser et de battre les mains quand elle a compris que quelque chose de nouveau, quelque chose de vivant allait sortir de la voiture. Mais les autres, qui sont déjà stylés par la mère, ont vite fait de la refroidir et de lui faire prendre le pas.

Il y eut un moment de grande confusion. Et comme ni ma femme ni les enfants ne savaient encore qu'ils eussent affaire à une aveugle, ils ne s'expliquaient pas l'attention extrême que je prenais pour guider ses pas. Je fus moi-même tout décontenancé par les bizarres gémissements que commença de pousser la pauvre infirme sitôt que ma main abandonna la sienne, que j'avais tenue durant tout le trajet. Ses cris n'avaient rien d'humain ; on eût dit les jappements

plaintifs d'un petit chien. Arrachée pour la première fois au cercle étroit de sensations coutumières qui formaient tout son univers, ses genoux fléchissaient sous elle ; mais lorsque j'avançai vers elle une chaise, elle se laissa crouler à terre, comme quelqu'un qui ne saurait pas s'asseoir ; alors je la menai jusqu'auprès du foyer, et elle reprit un peu de calme lorsqu'elle put s'accroupir, dans la position où je l'avais vue d'abord auprès du foyer de la vieille, accotée au manteau de la cheminée. En voiture déjà elle s'était laissée glisser au bas du siège et avait fait tout le trajet blottie à mes pieds. Ma femme cependant m'aidait, dont le mouvement le plus naturel est toujours le meilleur ; mais sa raison sans cesse lutte et souvent l'emporte contre son cœur.

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire de ça ? reprit-elle après que la petite fut installée.

Mon âme frissonna en entendant l'emploi de ce neutre et j'eus peine à maîtriser un mouvement d'indignation. Cependant, encore tout imbu de ma longue et paisible méditation, je me contins, et tourné vers eux tous qui de nouveau faisaient cercle, une main posée sur le front de l'aveugle :

— Je ramène la brebis perdue, dis-je avec le plus de solennité que je pus.

Mais Amélie n'admet pas qu'il puisse y avoir quoi que ce soit de déraisonnable ou de surraisonnable dans l'enseignement de l'Évangile. Je vis qu'elle allait protester, et c'est alors que je fis un signe à Jacques et à Sarah qui, habitués à nos petits différends conjugaux, et du reste peu curieux de leur nature (souvent même insuffisamment à mon gré), emmenèrent les

deux petits. Puis, comme ma femme restait encore interdite et un peu exaspérée, me semblait-il, par la présence de l'intruse :

— Tu peux parler devant elle, ajoutai-je ; la pauvre enfant ne comprend pas.

Alors Amélie commença de protester que certainement elle n'avait rien à me dire — ce qui est le prélude habituel des plus longues explications —, et qu'elle n'avait qu'à se soumettre comme toujours à ce que je pouvais inventer de moins pratique et de plus contraire à l'usage et au bon sens. J'ai déjà écrit que je n'étais nullement fixé sur ce que je comptais faire de cette enfant. Je n'avais pas encore entrevu, ou que très vaguement, la possibilité de l'installer à notre foyer et je puis presque dire que c'est Amélie qui d'abord m'en suggéra l'idée lorsqu'elle me demanda si je pensais que nous n'étions pas « déjà assez dans la maison ». Puis elle déclara que j'allais toujours de l'avant sans jamais m'inquiéter de la résistance de ceux qui suivent, que pour sa part elle estimait que cinq enfants suffisaient, que depuis la naissance de Claude (qui précisément à ce moment, et comme en entendant son nom, se mit à hurler dans son berceau) elle en avait « son compte » et qu'elle se sentait à bout.

Aux premières phrases de sa sortie, quelques paroles du Christ me remontèrent du cœur aux lèvres, que je retins pourtant, car il me paraît toujours malséant d'abriter ma conduite derrière l'autorité du livre saint. Mais dès qu'elle argua de sa fatigue je demurai penaud, car je reconnais qu'il m'est arrivé plus d'une fois de laisser peser sur ma femme les

conséquences d'élans inconsidérés de mon zèle. Cependant ces récriminations m'avaient instruit sur mon devoir ; je suppliai donc très doucement Amélie d'examiner si à ma place elle n'eût pas agi de même et s'il lui eût été possible de laisser dans la détresse un être qui manifestement n'avait plus sur qui s'appuyer ; j'ajoutai que je ne m'illusionnais point sur la somme de fatigues nouvelles que le soin de cette hôtesse infirme ajouterait aux soucis du ménage, et que mon regret était de ne l'y pouvoir plus souvent seconder. Enfin je l'apaisai de mon mieux, la suppliant aussi de ne point faire retomber sur l'innocente un ressentiment que celle-ci n'avait en rien mérité. Puis je lui fis observer que Sarah désormais était en âge de l'aider davantage, Jacques de se passer de ses soins. Bref, Dieu mit en ma bouche les paroles qu'il fallait pour l'aider à accepter ce que je m'assure qu'elle eût assumé volontiers si l'événement lui eût laissé le temps de réfléchir et si je n'eusse point ainsi disposé de sa volonté par surprise.

Je croyais la partie à peu près gagnée, et déjà ma chère Amélie s'approchait bienveillamment de Gertrude ; mais soudain son irritation rebondit de plus belle lorsque, ayant pris la lampe pour examiner un peu l'enfant, elle s'avisa de son état de saleté indicible.

— Mais c'est une infection, s'écria-t-elle. Brosse-toi ; brosse-toi vite. Non, pas ici. Va te secouer dehors. Ah ! Mon Dieu ! les enfants vont en être couverts. Il n'y a rien au monde que je redoute autant que la vermine.

Indéniablement la pauvre petite en était peuplée : et je ne pus me défendre d'un mouvement de dégoût

en songeant que je l'avais si longuement pressée contre moi dans la voiture.

Quand je rentrai deux minutes plus tard, après m'être nettoyé de mon mieux, je trouvai ma femme effondrée dans un fauteuil, la tête dans les mains, en proie à une crise de sanglots.

— Je ne pensais pas soumettre ta constance à une pareille épreuve, lui dis-je tendrement. Quoi qu'il en soit, ce soir il est tard, et l'on n'y voit pas suffisamment. Je veillerai pour entretenir le feu auprès duquel dormira la petite. Demain nous lui couperons les cheveux et la laverons comme il faut. Tu ne commenceras à t'occuper d'elle que quand tu pourras la regarder sans horreur. Et je la priai de ne point parler de cela aux enfants.

Il était l'heure de souper. Ma protégée, vers laquelle notre vieille Rosalie, tout en nous servant, jetait force regards hostiles, dévora goulûment l'assiette de soupe que je lui tendis. Le repas fut silencieux. J'aurais voulu raconter mon aventure, parler aux enfants, les émouvoir en leur faisant comprendre et sentir l'étrangeté d'un dénuement si complet, exciter leur pitié, leur sympathie pour celle que Dieu nous invitait à recueillir ; mais je craignis de raviver l'irritation d'Amélie. Il semblait que l'ordre eût été donné de passer outre et d'oublier l'événement encore qu'aucun de nous ne pût assurément penser à rien d'autre.

Je fus extrêmement ému quand, plus d'une heure après que tous furent couchés et qu'Amélie m'eut laissé seul dans la pièce, je vis ma petite Charlotte entrouvrir la porte, avancer doucement, en chemise

Pour plus d'informations,
consultez le catalogue à l'adresse suivante :
<http://www.gallimard.fr>

Composition Bussière.
Impression Novoprint
à Barcelone, le 4 septembre 2008.
Dépôt légal : septembre 2008.

ISBN 978-2-07-035687-4./Imprimé en Espagne.



La Symphonie pastorale André Gide

Cette édition électronique du livre
La Symphonie pastorale d'*André Gide*
a été réalisée le 13 décembre 2010
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070356874).

Code Sodis : N48921 - ISBN : 9782072441936.

Numéro d'édition : 157875.